



SAPIENZA
UNIVERSITÀ DI ROMA



© Author(s)
E-ISSN 2531-7288
ISSN 0394/9001



Source, Translation, Glosses: Hermeneutical Stratas in the 16th and 17th Centuries Medical Works

Magdalena Koźluk

Université de Łódź, Poland

MEDICINA NEI SECOLI

Journal of History of Medicine
and Medical Humanities

34/2 (2022) 145-166

Received: 20.04.2021

Accepted: 26.12.2021

DOI: 10.13133/2531-7288/2654

Corresponding author:

Magdalena Koźluk

magdalena.kozluk@uni.lodz.pl

ABSTRACT

Source, Translation, Glosses: Hermeneutical Stratas in the 16th and 17th Centuries Medical Works

This paper considers the specificity of medical translation in surgical and pharmaceutical works published in France in the 16th and 17th centuries. We argue that translation offers to translators an occasion to discuss issues of medical hermeneutics and to demonstrate their learning in the field. While some translators prioritize the use of a vocabulary from Greek and Latin, others dare to engage in the promotion of a plurality of languages both ancient and modern. Most interesting among them are physicians concerned with redefining medical terminology by promoting the use of French. Translation in the period comes with a real interest in the precision of the terms that our translators use, leading them to present their interpretations of difficult passages by adding to the texts all manner of glosses, ‘collations’, comments, additions or annotations. Our analysis leads us to conclude that in the case of translations in French of medical works of the period, the real hermeneutical issues they raise, concern not so much the vocabulary chosen, but the philological commentary that accompanies it and reveals a finer and more personal approach to it.

Keywords: Transmission of learning - Translation - Interpretation
- Medical hermeneutics, Medical works, XVIth and XVIIth centuries, France

Dans la préface à sa traduction française de la *Chirurgie de Paul d'Égine*, Pierre Tolet (1502-1586), justifiant la nécessité d'utiliser la langue française en médecine, écrit que “l'intelligence des choses est communicquée de l'un

à l'autre par l'un de ces trois instrumentz: c'est assçavoir, par la langue: par descriptions exterieures: par signes demonstratifz¹. En ses qualités de médecin, d'écrivain et de praticien – avec ce que nous pouvons y investir de culture humaniste, Pierre Tolet signale les trois voies possibles de la compréhension dans toute science. Bien qu'elles diffèrent par leur caractéristiques et leurs enjeux, ces voies convergent vers un unique but, communiquer la doctrine et la rendre intelligible par ceux à qui le médecin s'adresse.

Dans le cadre de son propre travail (la traduction de l'œuvre de Paul d'Égine), Tolet choisit la voie linguistique pour s'assurer de la bonne "intelligence des choses". C'est cette même voie que nous suivrons dans nos réflexions sur l'herméneutique de la médecine. Nous aborderons les questions lexicales qui se posèrent pour le discours médical en vernaculaire en France aux XVI^e et XVII^e siècles sans toutefois nous intéresser à la grande tradition de la traduction des textes de Galien et d'Hippocrate². En laissant de côté les deux autres instruments de "l'intelligence", les "descriptions exterieures" et les "signes demonstratifz", nous soulèverons le problème de l'art de l'interprétation médicale en deux temps: 1^o nous essayerons de témoigner des réflexions herméneutiques que menèrent les auteurs de textes médicaux en français, avant tout en chirurgie et en pharmacie, face aux choix qu'ils eurent à prendre, parmi lesquels celui du lexique médical le plus propre à servir la pensée et la compréhension du discours nous paraît de prime importance; 2^o nous nous concentrerons sur la spécificité de la traduction médicale. Celle-ci s'accompagne en effet souvent d'une glose interprétative toujours plus précise et complexe déployée en commentaires, additions ou annotations de toute sorte. Nous montrerons enfin que ce travail d'interprétation, compris et présenté comme une seconde strate de la traduction, en vient souvent à rivaliser avec le texte source.

I. Comprendre c'est traduire

Dans l'art de la médecine, inscrit comme bien d'autres dans la continuité d'un savoir, les doctrines des anciens passaient du milieu culturel et linguistique où elles étaient nées à celui qui les recueillait; une telle transmission du savoir médical eut déjà lieu au cours de l'histoire quand les connaissances passèrent du grec à l'arabe, puis du grec au latin³. Quelle que fût la discipline, une telle transmission ne se fit jamais sans écueils. La médecine du XVI^e siècle fut confrontée à la difficulté suivante: les acquis de la science "docte et rationnelle" sont cultivés, le savoir des *auctores* préservé, mais on constate un affaiblissement considérable de la maîtrise du latin médical, ce qui constitue un véritable obstacle à l'acquisition des connaissances en pharmacie⁴, en chirurgie⁵ ou en hygiène⁶. Les causes alléguées par les médecins (les difficultés économiques des novices⁷, leur paresse intellectuelle⁸, l'existence de certains ouvrages en vernaculaire⁹ ou la défense de l'identité nationale par l'usage du français¹⁰) ne font que décrire une triste réalité: sans le latin, l'accès au savoir est rendu difficile.

Afin de communiquer la doctrine ancienne et surtout de la faire comprendre aux contemporains, les médecins, non sans craindre que l'usage du français n'amène à la "désacralisation" et à la "profanation" des règles médicales, vont se résoudre peu à peu à l'idée de traduire les textes anciens en vernaculaire¹¹. Outre les difficultés familiaires, ils vont se heurter à l'épineux problème de la traduction des termes savants. Il convient de mettre ici l'accent sur les singularités de la nomenclature scientifique en médecine. Comme le souligne Joëlle Ducos, dans la traduction scientifique, la terminologie est indispensable à la bonne compréhension du champ du savoir mais présente parfois des obstacles de nature théorique¹², surtout quand les traducteurs enrichissent le français "en introduisant dans le texte cible des éléments lexicaux du texte d'origine"¹³. Par "éléments lexicaux", il faut entendre avant tout les termes relevant du savoir technique. Pour ce qui est de la médecine, l'introduction de ces "éléments" ne semble pas destinée à enrichir le français, mais résulte plutôt de la difficulté qu'ont les traducteurs à exprimer par des termes existants les notions auxquelles renvoient les textes qu'ils ont à traduire. Quoi qu'il en soit, le nombre important de considérations sur ce sujet que nous rencontrons dans le discours préfaciel des traités donne à penser que la question n'était pas des plus évidentes pour nos médecins¹⁴.

1. L'emploi de termes anciens

En ce qui concerne le recours aux termes des langues classiques, les médecins avancent en général deux raisons principales: l'usage sanctionné par la tradition et le souci d'écartier le moindre malentendu. Ces arguments sont adressés à ceux qui ont l'habitude de lire un discours scientifique en latin. "J'ay retenu plusieurs vocables Grecs, Latins, Arabes parce qu'ils sont usitez, et que les fils de l'art les entendent mieux que s'ils estoient tournez en François"¹⁵. C'est ainsi que Théophile Gelée (1566-1650), traducteur de *Opera omnia anatomica et medica* d'André du Laurens (1558-1609), justifie dans sa préface la décision de maintenir les mots savants en langues anciennes. Tous les médecins seront ainsi capables de comprendre sans effort la matière qu'il vient de traduire. En parcourant le texte, nous constatons très vite que l'aveu du traducteur n'est pas de nature simplement rhétorique, car il conserve en effet les termes techniques des langues sources, comme dans ce passage de la section consacrée à la division du ventre:

Le ventre inferieur appellé par excellence des grecs coilié, de quelques uns nedus et ceneon et de Suidas, raras est costumierement divisé en sa partie anterieure et en sa posterieure. L'antérieure et externe bornée par haut du cartilage ensiforme, et par bas des os du penil, est nommée par Galien Epigastre, par les Arabes mirach, et par les Latins abdomen¹⁶.

Bien qu'il ne dise rien dans sa préface de la stratégie dont il usera pour sa traduction, Louis de Serres (15 ?-16 ?), traducteur du *Dispensatorium Galeno-Chymicum*, de Jean de Renou (1568-1620)¹⁷, procède tout comme Théophile Gelée. Il traduit en

français la façon de préparer les médicaments en laissant leurs noms et leurs composantes en latin. Il fait de même avec le dosage dont les mesures sont données en symboles¹⁸. Dans la préface à sa *Paraphrase sur la pharmacopée*, Brice Bauderon (1540-1623), docteur en médecine à Montpellier, justifie lui aussi son choix de conserver les termes grecs, latins ou arabes. Bien que l'œuvre soit rédigée en français, nous y retrouvons pareillement la description des antidotes dans ces trois langues classiques¹⁹. L'auteur privilégie nettement la nomenclature savante à la vulgaire, méthode de travail qu'il explique en ces termes:

[...] à fin que tu ne trouves estrange, qu'escrivant en François, j'aye retenu en la description des antidotes les noms, soient Grecs, Arabes, ou Latins, et selon que les medicamens vulgairement sont nommez en leurs boutiques: c'est que les plantes et leurs parties, par tout se nomment de mesme: ains autant diversement qu'il y a de Provinces: à fin que je ne die de Villes en ce Royaume de France; et par ainsi ce que ceux de ce climat entendoient, seroit incogneu aux autres, et par consequent seroit rendre la chose plus obscure et difficile²⁰.

La crainte du malentendu conduit ces auteurs à utiliser des termes techniques déjà existant et forgés sur les étymons grecs et latins, aux dépens des mots français. Le traducteur anonyme des *Anciens et renommés aucteurs de la medecine et chirurgie* opte lui aussi pour cet usage de façon à privilégier la clarté au prix, il est vrai, de la beauté de la langue: "il est beaucoup mieux d'user des motz de l'art, jaçoit qu'ilz soyent pris du Grec ou Latin, que d'estre ambitieux d'un langaige exquis, toutesfois incognu à ceux, en la faveur desquels les livres sont escriptz"²¹. Gardons-nous cependant d'y voir une attitude conservatrice, la démarche témoigne plutôt de l'attachement des traducteurs à la précision de la nomenclature face aux mutations de la langue du discours médical. Car, comme le dit Antoine Chalmetée, "il y a plusieurs mots et enseignemens de l'art, qui signifient et emportent autre chose en François, qu'ils ne feroient en Latin"²². C'est surtout en raison de cette incertitude linguistique que les médecins prônent l'usage des termes techniques en latin, langue des sciences qui "ont esté premierement instituées et enseignées"²³.

2. Le vocable ancien à l'appui du vernaculaire

Redoutant l'incompréhension, nos traducteurs conservent ainsi le vocable ancien²⁴. Au XVI^e siècle, les équivalents satisfaisants de certains termes latins et grecs n'existent pas encore en français et, lorsqu'il s'en trouve forgés dans l'atelier des traducteurs, il leur reste encore à être sanctionnés par un durable usage. Nous rencontrons néanmoins un groupe de médecins qui, face au risque d'une confusion linguistique qu'ils estiment inévitable, choisissent de proposer dans leurs ouvrages le même terme en plusieurs langues (anciennes et moderne). Ainsi, la nomenclature ancienne coexiste dans l'œuvre avec la française. Puisqu'il est difficile pour certains auteurs de juger des

connaissances linguistiques de leurs lecteurs, ils adoptent cette solution afin que tous comprennent leur discours.

Pierre Coudenberg (XVI^e siècle), apothicaire anversois, auteur du *Guidon des apothicaires* (*Dispensatorium pharmacorum omnium* de Valère Corde, 1515-1544), laisse, lisons-nous dans sa préface, “les compositions et leurs noms aux propres termes de l’Art pour qu’il n’y ait si petit valet d’Apothicaire qui n’entende mieux ces termes que non pas si on les avoit mis en françois”²⁵. Dans ce cas, la justification avancée est que ces termes latins sont ceux employés par les médecins. Ils prescrivent les remèdes, mais c’est aux apothicaires de les préparer correctement. Il faut par conséquent qu’ils se comprennent sans ambiguïté²⁶. Afin de faciliter cette communication, le traducteur donne les noms des médicaments en latin et en français (par exemple, *pillulae pestilenti ales Rufi qua aliter de tribus uocantur* égale *pillules pestilentielle de Rufus, qu’on appelle autrement pillules de trois simples*²⁷). Le même parti est adopté dans l’ouvrage sur la chirurgie d’Antoine Chalmetée (15 ?-16 ?). Dans sa préface, le médecin et chirurgien justifie le choix de cette méthode en écrivant:

*Sachant que il y a plusieurs noms des simples qui sont plus cognus par le Latin ou Grec que par le François, j’ay escrit en quelques uns les noms plus communs en la marge, qui servira tant à la cognoissance d’iceux, qu’à leur certain usage*²⁸.

Ce qu’il proclame dès le départ, il l’exécute fidèlement par la suite. En effet, nous trouvons en manchette les noms de certaines plantes en latin²⁹:

*Ainsi dès le commencement il est bon d’apposer sus l’Erysipele des medicamens froids et humides, mais les astreinctifs secs ne doivent point estre en usage, si ce n’est en la perfection, ou au defin du mal. Parquoy au commencement ces simples profitent la joubarbe (en manchette *semperniuum), la porcelaine, les laictues, les lentilles, de marais, les escudes (en manchette *umbilicus ueneris), les courges, l’herbe aux puces (en manchette *psyllium), le memithe*³⁰.

Si nous nous arrêtons aux exemples cités, nous pourrions penser que la coexistence des nomenclatures latine et française se limite aux domaines dans lesquels on utilise des simples. Or, à y regarder de près, nous retrouvons la même pratique dans le domaine de l’anatomie. Prenons simplement à titre d’exemple les *Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain* de Jacques Grévin (1538-1570). Le médecin paraît conscient du risque de confusion linguistique et adopte une stratégie énonciative qu’il détaille dans sa préface:

*Et à celle fin que cecy ne soit du tout estrange, à ceux qui ont accoustumé les vieux mots, j’ay bien voulu proposer ce petit advertissement pour descharger ceux qui liront ce traicté anatomique. Je feray donques une brefve collation de noz mots François, accommodez par nous avec les Grecs et Latins, lesquels on escorche ordinairement, à celle fin que ceux qui se sont accoustumez aux uns, puissent faire leur profit des autres, et qu’ils voyent quelle raison nous avons eu d’ainsi les tourner*³¹.

Ajoutons que cette ‘collation’, sorte de concordance des appellations employées en anatomie jadis et alors, juxtapose deux termes (français et latin ou grec) et se trouve complétée par la définition de la partie traitée:

Exemple 1: Aisseliere: La veine aisseliere est celle qui passe par l’aiselle, les Latins la nomment Axillaire³².

Exemple 2: Coiffe: Ce que les Grecs appellent Epiploon se doit nommer coiffe, non qu’en ce faisant on explique le mot Grec, qui signifie flotter dessus : mais je luy ay donné ce nom à l’imitation des François, lesquels nomment vulgairement ceste partie du nom de coiffe, à laquelle elle ressemble. Les Grecs l’ont aussi nommé Gargame et Sagine, à cause qu’elle ressemble à une rets ou filet à prendre du poisson³³.

3. L’emploi de termes savants en français

Il existe une catégorie de médecins qui choisissent l’usage seul de la nomenclature en français. Fidèles à l’une des règles d’Étienne Dolet sur l’utilisation de la langue nationale dans la formation des mots³⁴, ils remplacent les termes étrangers par leurs équivalents français. Ces médecins-traducteurs sont néanmoins conscients de la difficulté de la traduction littérale des termes savants et de l’écart qui peut exister entre les terminologies classique et vulgaire. Ils savent également qu’exprimer en langue vernaculaire les concepts auxquels renvoient les termes latins pose problème, car souvent déjà la définition des phénomènes en question n’est pas assurée. D’abord donc, au lieu de traduire, il convient de préciser le sens d’un mot, tâche délicate et exigeant une connaissance importante de la matière.

“En ce lieu nous donnons la definition de quelques uns [des vocables] pour oster les controverses, afin que paraventure nul ne soit abusé des paroles de divers auteurs³⁵. En illustration, Laurent Joubert (1529-1582) rapporte la définition du mot ‘glande’ d’après les autorités Avicenne, Paul d’Égine, Aëce et Tagault, afin d’éviter, affirme-t-il, toute divergence de compréhension³⁶. En essayant de traduire la séquence de la *Chirurgie* de Chauliac “avec le huile sabin” (144. 17), le médecin doute lui-même de la solution à privilégier et nous fait part de sa perplexité intellectuelle: “Les autres lisent, *sambucin*, combien que le viel interprète aussi ayt exprimé le sabin, comme Galien requiert. Tagaut lit, *sambacin* qui est huile de jassemyn: lequel certainement y peut convenir, jaçoit que l’auteur ne l’ait voulu³⁷. Ailleurs, il traduit la séquence concernant les purgations à l’aide de *pillules aloetiques* (181.8); là, une fois de plus, Joubert ne dissimule pas son hésitation de traducteur et de médecin:

Je ne sçay, s’il veut signifier les pilules communes, qu’on attribue à Ruffe; lesquelles aussi on nomme pestilenciales. Elles ont de la myrrthe, et du saffran, de chase une partie; et de l’aloës deux parties. Mais plusieurs autres compositions ont plus d’aloës que ceste-cy donc meritent plus d’estre nommées aloetiques³⁸.

La précision du sens d'un mot exige de la part du traducteur l'explication la plus adéquate possible. Expliquer, certes, mais selon André Caille³⁹ (1515-1580), à trop vouloir éclaircir c'est plus obscur que l'on rend le discours, et l'obscurcissement est le principal obstacle au but que se sont fixés nos médecins, qui est la pédagogie de leur art. Forger des termes français d'apparence savante mais incompréhensibles crée une fausse impression de science: "si quelcun en a escrit, il a usé de mots si obscurs, qu'il semble que son intention ait esté plustost d'obscurcir la matiere, que non pas d'enseigner"⁴⁰. Au lieu de vulgariser la médecine elle-même, le travail sur la langue des textes trahit en fait la vanité des auteurs, avides surtout de louanges: "mesme ceux qui se vantent d'y entendre quelque chose, ont des mots tous nouveaux, et, comme je croy, inventez à plaisir, pour faire acroire qu'ils sçavent quelque chose qui est inconnue aux autres"⁴¹.

André Malesieux (15 ?-16 ?), chirurgien parisien et traducteur du *Sommaire de toute la chirurgie* d'Estienne Gourmelen (15 ?-16 ?), conseille, lui aussi, un emploi prudent de la terminologie médicale en français. Il faut d'une part éviter l'abus de vocables étrangers mais il est d'autre part nécessaire de veiller à ce que l'excès d'invention verbale ne l'emporte sur le bon sens du traducteur. Ces inventions participent trop souvent à l'avilissement de l'art de la médecine, car une interprétation trop libre risque de corrompre le texte-source. Il propose alors de respecter un juste milieu:

*Comme je ne me suis voulu lier aux mots estrangers, que les uns ont retenuz trop superstitieusement en leurs traductions, aussi n'ay-je beaucoup envié la vaine curiosité des autres, lesquels par leurs termes nouveaux, ou forgez à poste, ou tirez de la façon de parler des plus vils du peuple, ont indignement profané cest art, et quant et quant obscurcy leurs escrits*⁴².

Toutefois, bien qu'elle pose nombre de problèmes aux traducteurs, la connaissance de la nomenclature en langue vernaculaire devient dès lors une condition *sine qua non* pour exercer l'art de l'esculape en tant que médecin, chirurgien ou pharmacien. Dans la préface à sa *Pharmacopée*, Laurent Joubert souligne qu'il est

*bon voire très-necessaire, que tous les termes en François soient bien familiers aux Medecins, Chirurgiens, et Apoticaire, affin que quand ils veulent sçavoir des gens du lieu qu'ils n'ont pas guieres fréquenté, s'il y a de ces drogues là, ils les sachent demander au vulgaire, et bon François. Mais faut-il qu'un Medecin, Chirurgien, ou Apoticaire, sache au Latin, chose qu'il ne puisse dire, ou demander en son vulgaire?*⁴³

Il est de l'intérêt du pharmacien d'être capable d'obtenir en français les plantes dont il a besoin, de celui du médecin d'en maîtriser toutes les correspondances. La connaissance de la nomenclature en langue vernaculaire a peut-être plus d'importance encore pour les chirurgiens. Leur pratique quotidienne se prête plus facilement à la découverte de termes nouveaux et à leur utilisation immédiate en français (notamment dans le cas de la chirurgie militaire). En somme, l'émergence d'une nomenclature moderne

et son usage de plus en plus quotidien en font une nécessité, sinon une marque du temps, une conséquence inévitable de la *translatio* du savoir. En 1598, on pouvait encore reprocher à l'apothicaire de traduire en français des recettes au lieu de les laisser en latin, même si "ceux de sa profession disent qu'elles sont plus intelligibles en Latin, d'autant que les termes en sont plus usitez (aumoins de plusieurs simples) qu'en François". La réponse que fait à une telle critique Isaac Joubert, éditeur de son père Laurent⁴⁴, semble bien rendre compte de l'état réel des choses:

*il n'y a pas beaucoup de tels mots: dont ils seront bien tost accoustumez [à entendre en français MK] et il ne falloit pas faire exception [de ne pas les traduire en français MK], pour un si petit nombre lequel je suis content de mettre à part, suivant l'ordre d'alphabet, avec leur signification Latine, affin de contenter chascun. Vrayement il n'y en a pas vingt, qui ne soient bien usitez pour le jourd'huy. Et pour si peu, falloit-il retenir tous les autres en langage estrangier?*⁴⁵.

II. Comprendre c'est interpréter

Les exemples analysés montrent qu'il existe chez nos traducteurs une véritable réflexion sur la transmission fidèle des termes propres à la matière médicale. Mais cette démarche ne s'arrête pas là. Ainsi, dans une œuvre de Joseph du Chesne (1544-1609)⁴⁶ intitulée *Pharmacopée des dogmatiques réformés*, le lecteur rencontre une abréviation composée des trois lettres capitales *S.S.S.*, et dont l'auteur fait usage tout au long de son livre. Nous en trouvons l'explication dans la préface à l'ouvrage⁴⁷ qui nous apprend que cette abréviation existe "principalement ès escrits des Chymiques, lesquels voulans distiller ou faire digerer ensemble divers ingrediens, sans toutefois les mesler, ont accoustumé de les coucher et agencer les uns sur les autres dans le vaisseau: disposition que le Latin exprime par ces trois mots, *stratum super stratum*, desquels la susdite marque est une abreviation, et par conséquent ne signifie autre chose que *couche sur couche*"⁴⁸. Le mot "distiller", usuel en médecine, nous semble emblématique du second mot de l'herméneutique médicale de l'époque, à savoir *interpréter*. Tout comme la distillation sépare les principes entre eux, il est possible de désunir les discours et de procéder dans le texte par couches successives: le texte latin constitue la couche fondamentale sur laquelle vient "s'agencer" la traduction de l'auteur. L'interprétation de la source première vient couronner l'ensemble.

Comment donc procéder afin de rendre toute traduction lisible et correcte? Selon Sébastien Colin, médecin de Tours (15 ?-16 ?) il convient d'abord d'inventer des termes équivalents et, ensuite, de chercher à éclaircir les notions grâce aux développements explicatifs: "on est contraint d'innover plusieurs periphrases, et circonlocutions"⁴⁹. Nos médecins pressentent donc que les mots techniques nouvellement forgés par les traducteurs peuvent rester inintelligibles pour le public, de quoi naît la nécessité de gloser les éléments ambigus avec plus ou moins d'ampleur⁵⁰ sous la forme de notes

explicatives, de commentaires ou de paraphrases, d'additions, expositions ou annotations⁵¹. Ces divers termes appartiennent tous au même champ sémantique de l'explication de texte – et, d'ailleurs, ils sont employés par nos traducteurs comme termes complémentaires. Parfois donc, le traducteur adopte de façon systématique l'un de ces termes et l'utilise tout au long de son discours, comme par exemple Jean de Renou qui, dans sa pharmacopée, emploie régulièrement le mot *commentaire* après avoir précisé les compositions des médicaments⁵². Mais il existe aussi des traducteurs qui, entreprenant un travail d'interprétation, profitent des avantages qu'offre un synonyme et utilisent alternativement des mots ou locutions équivalents, opérant ainsi une rotation entre plusieurs formules pour éviter la répétition. Une illustration nous en est fournie par François Ranchin (1564-1641)⁵³ qui glose dans les *Œuvres Pharmaceutiques* les théorèmes de Mésué de plusieurs manières. Le médecin emploie à plusieurs reprises le terme générique 'paraphrase sur le texte de Mésué' qu'il place après sa traduction (p. 91, 93, 212, 215 *etc.*). Parfois, il ne signale point la présence de son commentaire (p. 121 ou p. 127). D'autres fois encore, il varie son exposé en développant une "explication de ce texte / de ce chapitre" (p. 589, 606), un "commentaire de ce texte" (p. 203) ou encore une "illustration de ce texte avec une démonstration générale" (p. 355). Il est certain qu'indépendamment des termes choisis par les uns et les autres, le travail d'interprétation semble être perçu comme indispensable. Il est ressenti à l'époque telle une véritable exigence par celui qui s'engage sérieusement dans une traduction. Comme le déclare Sébastien Colin, "celui ne fait l'office d'un vray interprete qui ne declare que c'est qu'on doit entendre par tels mots, et tels"⁵⁴.

Nous avons fait diligence par tout autant qu'il nous a esté possible, d'interpreter clairement le sens de l'auteur sans y adjouster du nostre. Et si d'avanture il s'y trouve quelques mots plus qu'en l'original Grec, ce qui y est adjouste ne fait un sens nouveau, ains il declare tellement celuy de l'auteur que sans telle addition il ne pourroit estre bien entendu⁵⁵.

C'est en ces termes que Guillaume Rouillé rassure son lecteur. En traducteur soucieux de la *fidelitas*, l'une des *uirtutes narrationis* chères à tout humaniste⁵⁶, il se propose de lui faire entendre la pensée exacte de l'auteur en lui fournissant des explications chaque fois que nécessaires. Dans le corps même du texte, les additions promises dans la préface se présentent sous forme d'explications portant sur les parties du corps et sur ses maladies. C'est le cas, par exemple, de la question de "l'inflammation ès articles"⁵⁷. Le mot "inflammation" paraît en effet poser un problème au traducteur, car il déclare:

lesquelles paroles sont peu obscures, à cause du mot phlegma que nous avons traduit en françoys inflammation, toutesfois que communement on l'interprete, phlegme et pituite, en laquelle maniere si nous le voulons prandre [sic], nous ne pourrons entendre, que ce que ce mesme auteur appelle par un autre mot grec myxa, qui signifie mucosité, laquelle se trouve communement ès articles⁵⁸.

Le traducteur fonde le choix de ce terme sur des arguments scientifiques en poursuivant:

Toutesfois nous l'avons traduit inflammation par bonne raison, car le mot phlegma, comme on peut veoir aux Prognostiques, au lieu, que ce mesme auteur parle de l'inflammation du diaphragme, signifie inflammation, de quoy Galien nous a adverti en exposant ce passage, il me semble aussi, qu'en ce passage le mot phlegma, signifie inflammation, pource que quand les articles sont blessés, il y a inflamation, et douleur intolerable, comme il a escrit au quatriesme livre des articles: aussi que une inflammation requiert une maniere de vivre plus exacte, que la muccosité et pituite⁵⁹.

Dans la préface de Claude Dariot (1533-1594) à sa traduction de *La Grand Chirurgie de Philippe Aoreole Theophraste Paracelse*, basée sur l'édition latine de J. Dalhem, nous rencontrons la même exigence de fidélité à l'auteur dans l'interprétation des termes. Nous nous imaginons l'embarras de Dariot face à cette complexe et laborieuse entreprise, étant donné que la langue de Paracelse, "grouillant de néologismes"⁶⁰, était, selon toute apparence, déjà assez obscure pour les adeptes eux-mêmes. Notre traducteur sait bien qu'il est face à un vocabulaire et une pensée particulièrement difficiles, mêlant médecine et alchimie, mais il tente néanmoins d'éclairer les passages les plus ardu de la *Chirurgie* de ses propres commentaires. Il explique ainsi:

l'obscurité des termes et mots inaccoustumés desquels il [Paracelse] use, et les principes qu'il suit en tirant ses similitudes du grand monde et les accommodant ou rapportant au petit, le rend encores si difficile, que celui qui sera bien versé en la Philosophie chymique n'y pourra rien entendre. Pour ceste raison, j'y ai adjousté des expositions ou amplex annotations ès lieux plus difficiles, èsquelles je declare le plus facilement qu'il m'est possible, tant ses principes que le reste de sa doctrine⁶¹.

Nous rencontrons dans la traduction de Dariot deux sortes de notes. Les premières sont des ajouts que nous pouvons qualifier de courts. Dans le texte, ils sont toujours marqués par un signe typographique qui renvoie immédiatement à une brève explication marginale du traducteur. Prenons pour exemple le cas d'une "bruslure qui aura esté faite par la flamme de bois allumé" pour laquelle Paracelse nous conseille d'appliquer une préparation de "beurre frais, tant que tu voudras et que tu verras estre assez: lequel tu feras fondre, et estant fondu le verseras chaudement dedans † l'eau froide, et l'y laveras tant qu'il devienne blanc comme la neige en changeant l'eau souvent"⁶². Déplaçons-nous ensuite dans la marge pour y lire le développement de Dariot, introduit par une petite croix:

† Le mesme remede se peut faire avec huyle d'olive, mais il sera bien meilleur si au lieu de l'eau commune on les lave en eau de neige. Ce qui se devra aussi faire ès autres lavemens cy après, au lieu d'eau de morelle. Car il y a grande difference entre l'eau de neige, et la commune, parce que celle de neige est celeste, l'autre Elementaire, partant leurs qualitez sont diverses comme l'experience le montre. Car celle de neige est plus froide et si est laxative estant distillée ce que n'est pas l'autre. Voy les meteores de l'auteur⁶³.

Les secondes sont des remarques signalées par la formule “*annotations Dariot*” et que nous trouvons cette fois directement insérées après les passages de Paracelse jugés difficiles par le traducteur. Imprimées en italiques et dans une taille de police identique à celle du corps du texte, ces interventions prennent la forme de commentaires de natures et de longueurs diverses. Ce peut être une seule phrase⁶⁴, une demi-page⁶⁵, mais il n’est pas rare que les explications de Dariot se fassent plus longues encore, comme par exemple dans le cas de la “poudre pour fondre le sang qui est amassé et engrumé dedans le corps”⁶⁶. Longue de deux pages, cette remarque entend combler une lacune présente dans le texte de Paracelse concernant la guérison d’un type de plaies. Dariot de préciser ainsi:

*Combien que nostre authœur n'aye pas ignoré que les playes sont faictes diversement, et que les unes le sont en couppant, les autres en picquant, et les autres en meurtrissant. Toutefois en traitant la guerison, il n'a point faict de mention de celles qui sont jointes à meurtrisseuse, ains s'est contenté de la guerison simple, craignant (possible) qu'on ne tombast en l'erreur auquel plusieurs des nostres qui portent tiltre de Chirurgien sont cheux: lesquels par ignorance ou malice, ou bien pour rassasier leur maudite avarice: mettent un mois et plus à guerir, ce qu'ils devroyent faire en cinq ou six jours en appliquant (contre le precepte exprès de Galien) des suppuratifs et deteritifs*⁶⁷.

Nous relevons aussi des fragments dans lesquels le travail explicatif du traducteur l’emporte sur le texte source. Dans le but de restituer fidèlement les réflexions de Paracelse, l’éclaircissement de Dariot peut s’étendre sur treize⁶⁸ voire seize pages, comme celle qui accompagne la question de la cause des ulcères qui “ne doit point estre attribuée aux humeurs”⁶⁹. En réalité, cette explication ne vise pas vraiment à contourner un obstacle lexical, mais cherche plutôt à concilier la théorie de Galien avec celle de Paracelse. Elle possède ainsi une dimension polémique et rend manifeste l’intention du médecin de convaincre le lecteur que la doctrine de Paracelse n’est pas contradictoire avec l’enseignement de Galien. Nous y lisons:

*Paracelse a parlé si clairement jusques ici, que celuy qui aura estudié tant soit peu en Medecine, le pourra entendre facilement: voire plus, il cognoistra que sa façon de guerir (quant aux preceptes generaux) n'est point differente à celle de Galien, (pourveu toutefois qu'il n'aye les yeux sillez par passion) ni des autres bons et doctes Medecins qui l'ont suivi: tellement que sa methode en la cure des playes et des Ulceres n'est point diverse, encores qu'il tienne et use de principes nouveaux, pour trouver les causes des maladies: neantmoins (comme nous l'avons dit ailleurs) on trouvera qu'en la plus part il y a difference ès paroles non aux effects*⁷⁰.

Surmonter les difficultés rencontrées dans la traduction de la terminologie médicale peut donc nécessiter un important travail de recherche, et l’exemple des vastes annotations de Claude Dariot n’est pas un cas isolé. Si l’on considère la *Chirurgie* de Jean Fernel (1497-1558) traduite par Simeon de Provanchière (1540-1617), nous retrouvons le même procédé d’interprétation; les proportions entre la source et la glose

varient souvent en faveur de cette dernière. Provanchière annonce dans sa préface: “J’ay fait mettre sous la Presse la Chirurgie de Fernel de ma traduction, avec faciles et brieves Annotations, que j’ay adjoustées, pour faciliter la lecture de l’Auteur”⁷¹, mais, en réalité, le principe de la *breuitas* déclaré n’est pas respecté. Si certaines “annotations” imprimées sous le corps du texte, dans une police plus petite, ne dépassent pas en nombre de pages le texte de Fernel⁷², d’autres rivalisent volontiers avec la source; Fernel expose en huit pages la nature “des tumeurs, tubercules et pustules sanguines”⁷³ quand le traducteur en rajoute neuf autres de son crû pour commenter le sujet⁷⁴, l’auteur traite “des tumeurs, tubercules et pustules pituiteuses”⁷⁵ sur dix-sept pages, mais il faut à Provanchière un développement de dix-neuf pages pour épuiser la question⁷⁶.

Le dernier exemple que nous voulons évoquer est celui de Laurent Joubert. Dans la préface à *La Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, plus qu’à sa traduction, c’est à son commentaire que Joubert attribue toute la valeur de sa contribution. Là où le texte semble nécessiter quelque éclaircissement, le médecin intervient en se signalant par une indication caractéristique (son monogramme) qu’il décrit non sans fierté:

Reste à dire de mes annotations, que j’ay voulu marquer à la marque de ce caractère LJ, lequel j’ay de longue main retenu pour mon chiffre et symbole. Les Astrologiens en signifient Juppiter, et du mesme renversé, ils denotent Saturne. Estant droict, il porte les deux lettres capitales de mon nom et surnom, dequoy je l’aime d’avantage; outre ce que lesdicts Juppiter et Saturne, pere et fils, furent (comme j’entends) favorables à ma nativité⁷⁷.

La place accordée par Joubert à ses interventions trouve un écho dans ce qu’écrit Isaac Joubert, son fils, dans sa propre préface aux *Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac* qu’il a rassemblées et publiées dans un ouvrage distinct. Tout en révélant quelques détails de la vie de la famille, Isaac nous fait part de ses réflexions sur l’interprétation et sur la conception qu’on s’en faisait à l’époque⁷⁸. Selon lui, si l’on prend soin de traduire l’ouvrage d’un maître ancien, il convient d’abord de le traduire en entier, et non pas d’en choisir des fragments. S’il reste, continue-t-il, des mots étrangers qui paraissent peu entendus, “y faut adjouster, un *c’est-à-dire*: autrement le sens est imparfait de la part du lecteur”⁷⁹.

Les expressions “c’est-à-dire” et “savoir est” qui mettent en relief ses annotations constituent bien, chez Laurent Joubert, l’âme de sa traduction. À travers tous ces ajouts explicatifs se dessinent les relations complexes que Joubert entretient avec le texte source: d’abord, se prétendre inférieur à Chauliac et donc, pour faire œuvre d’auteur, le traduire; puis laisser entendre que le texte en lui-même est trop difficile à comprendre, et donc décider d’en donner la clef sous forme d’annotations qui, en définitive, prennent plus d’importance que l’original. Singulier aplomb du traducteur, d’autant plus que dans son esprit ses gloses forment un tout, et en ce cas donc, pour quoi ne pas les publier séparément?

Et voyant que mesdictes annotations faisoient autant ou plus de volume que l'œuvre de M. Guy, j'ay trouvé meilleur qu'elles fussent à part. De sorte, qui voudra, pourra faire relier tout ensemble; et à qui desplaira la grosseur, aura separement pour les champs, le corps de l'œuvre bien portatif, et l'ame (ainsi peut on bien nommer, ce qui donne l'intelligence) demeurera dans l'estude en la maison⁸⁰.

Les annotations de Joubert peuvent se ranger, de notre point de vue, en deux groupes. La première catégorie, la plus représentée, vise à expliquer le sens des termes utilisés en médecine, par exemple:

Exemple 1: "Le douzain ainsi nommé". Le douzain (qui est aussi nommé *ecphisis* et *portier* ou *pylore*) est quelquesfois appelé *jeusne* parce qu'il n'est pas moins vide (mais bien plus) que celui qu'est particulièrement surnomé le *Jeusne* ou *Jeusneur*⁸¹.

Exemple 2: "Elle tient paraventure un plein verre". Les vieux exemplaires Latins ont un intellect plein : qui est une erreur extremement lourde: si d'avanture il ne vouloit dire, un belet plein Gabriel de Zerbis en son Anatomie, feuillet 33 lit un metret ou bichier: mais la diction verre, me revient mieux: laquelle j'ay trouvé en des anciens exemplaires escrits à la main: et faut entendre un petit verre, nommé godet ou gobelet, tenant environ quatre ou cinq onces. Toutesfois la vescie du fiel d'un homme sain n'est jamais tant grand que cela⁸².

Exemple 3: "Les autres aux bubons, ou emanctoirs". Ce mot *bubo* a signifié premierement une partie du corps, savoir est, l'aine: et depuis esté dit de certaines affection ou maladie d'icelle partie: qui est le phlegmon⁸³.

Le second groupe d'annotations embrasse, lui, les réflexions qui traduisent les doutes de Joubert quant aux interprétations des autres auteurs qui, avant lui, ont entrepris le travail de traduction du texte de Chauliac. En voici quelques exemples:

Exemple 1: "Pour discerner les parties affligées". L'ancien interprete François lit, *patientes* ou *souffrantes*. M. Denys Fontanon enseignoit, qu'il faillloit lire et non pas *ou*: et interpretoit les parties peintes, celles qui sont travaillées d'une maladie à elles propre: et les souffrantes, celles qui par sympathie avec autres sont malades. Ce que toutesfois Guy n'a voulu entendre, estant content de la seule diction *patientes*, laquelle comprend toutes ces deux sortes d'affections. Aussi (comme dit Galien) les parties qui sont offencées, par sympathie, sont malades. Car comment est ce que'elles compatissent, si elle n'ont aucune passion en elles?⁸⁴.

Exemple 2: "Ou avec autre retenant le naturel du sang". Nous pouvons interpreter cela des quatre humeurs, ou (pour mieux dire) humiditez, que nous appellons secondaires [...] ⁸⁵.

Exemple 3: "Par la tumeur et sequestration". Faut il lire, par la sequestration des tumeurs? Car les apostemes non vrais, sont moindres que les vrais, et presque il y en à plusieurs ensemble, et mesme separés: comme la petite verole, les herpes, les vescies, les charboncles *etc*⁸⁶.

En plusieurs endroits donc, Laurent Joubert n'hésite pas à exprimer une opinion qui diffère de celle des traducteurs précédents ("je ne pense pas qu'il y faille ajouter ce

que quelques uns veulent⁷⁸⁷; “je ne pense pas qu’en ceste controverse il faut suivre le trèsprudent conseil de Paul Aeginete⁷⁸⁸; “quant à moy, j’interprete ainsi le dire de Guy⁷⁸⁹). Il entreprend d’ailleurs tout spécialement de polémiquer sur des questions d’interprétation avec deux médecins: Juan Falcón (1491-1541), “de bonne memoire docteur regent stipendié du Roy, Doyen en l’Université de Montpellier” et Jean Tagault (1486-1546), “très-docte Medecin de Paris⁷⁹⁰.”

*

En somme, d’après les exemples analysés, nous constatons que, pour nos traducteurs, débattre des questions liées à l’herméneutique médicale est une manière de faire étalage de la maîtrise de leur savoir. Les recherches sur la meilleure façon de préciser et d’expliquer un terme technique reflètent le bouillonnement que connaît la médecine à l’époque, prise comme elle l’est entre le respect de la tradition et le besoin de s’adapter aux temps modernes. Nous comprenons alors que certains traducteurs désirent privilégier l’usage d’un vocabulaire emprunté au grec et au latin, tandis que d’autres osent, mais avec prudence, promouvoir la pluralité des langues. Mais, en essayant d’introduire un terme nouveau, ils n’inventent pas à tout prix, au contraire, ils expliquent: “si quelquefois, tu ne trouves point de mot françois, c’est signe que les François n’ont encore point de mot autre que le Latin⁷⁹¹.” Les plus intéressants sont cependant les médecins qui, privilégiant l’usage du français, s’emploient à définir ou à redéfinir la terminologie médicale en langue vernaculaire. Ils se sentent ainsi, à plusieurs reprises, forcés de proposer aux lecteurs des stratégies de contournement destinées à rendre la nouvelle nomenclature compréhensible. “Chasque Science, chasque art, chasque mestier”, conclut Isaac Joubert, “a certains vocables et mots propres qui doyvent estre en premier lieu expliquez et donnez à entendre aux apprentifs, comme elemens, ou alphabeth⁷⁹² sans quoi, considérant la confusion née de la transmission des termes propres à la matière médicale, les adeptes de la médecine “sont coup à coup arrestez et amusez à deviner que ce veut dire, et n’entendent point cependant le discours, la teneur et suite du propos⁷⁹³.” C’est pourquoi les traducteurs annotent, et, en annotant, interprètent, sans faire fi cependant de la typographie qu’ils utilisent, au contraire, pour distinguer leurs commentaires et souligner leur apport personnel au texte. La traduction aux XVI^e et XVII^e siècles s’accompagne ainsi, comme nous l’avons vu, d’un réel respect du contenu scientifique et de la pensée des auteurs, fidélité qui conduit nos traducteurs dans leur recherche d’exactitude à interpréter les passages les moins intelligibles au moyen de toutes sortes d’ajouts explicatifs. Pour faire bonne mesure, il n’est pas rare que les traducteurs adjoignent à leurs textes des suppléments, sous forme de lexiques bilingues⁹⁴, dictionnaires, glossaires, expositions, index⁹⁵, catalogues⁹⁶, “interpretations des dictons⁹⁷”, explication des mesures⁹⁸ – dans lesquels ils tentent de clarifier les mots savants, en “suivant l’ordre d’alphabet, avec leur signification Latine, affin de contenter chascun⁹⁹.” Peut-être pouvons-nous conclure que ce

n'est pas au niveau du lexique lui-même mais bien au niveau du commentaire philologique, de plus en plus fin et personnel, que se situent les véritables enjeux de l'herméneutique dans les traductions françaises d'ouvrages médicaux. Les médecins des XVI^e et XVII^e siècles imitant "leur maître" de Pergame commentant lui-même "leur maître de Cos", s'inscrivent dans la longue tradition universitaire qui tente d'"interpréter et exposer"¹⁰⁰ la science médicale, mais ils cherchent dans le même mouvement à imprimer leur marque, fût-elle modeste, dans l'univers des autorités en "interprétant et déclarant à part"¹⁰¹ les textes que la tradition leur a laissés en héritage.

Bibliographie et Notes

Sources Premières

Chirurgie

Chalmète A, *Enchiridion ou livret portatif pour les chirurgiens*. Lyon: pour Loys Cloquemin; 1572.

Dalechamps J, *Chirurgie française*. Paris: Olivier de Varennes; 1610.

Dariot Cl, *La Grand chirurgie de Philippe Aoreole Theophraste Paracelse*. Lyon: pour Antoine de Harsy; 1593.

De Riolan J, *Les Œuvres anatomiques*. Paris: Denys Moreau; 1628.

Du Laurens A, *Toutes les œuvres*. Paris: pour Raphael du Petit Val; 1621.

Fernel J, *La Chirurgie*. Paris: Guillaume Chaudiere; 1579.

Goddin N, *La Chirurgie Militaire, tresutile a tous chirurgiens*. Anvers: Jehan Bellere au Faucon; 1558.

Gourmelen E, *Le Sommaire de toute la chirurgie*. Paris: Nicolas Chesneau; 1571.

Grévin J, *Les Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain*. Paris: André Wechel; 1569.

Guillemeau J, *La Chirurgie française*. Paris: Nicolas Gilles; 1594.

Joubert L, *Annotations de M. Laurent Joubert sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac*. Tournon: Claude Michel; 1598.

Joubert L, *La Grande chirurgie de M. Gui de Chauliac*. Lyon: Estienne Michel; 1579.

Reulin D, *La Chirurgie*. Paris: Leon Cavellat; 1580.

Rouillé G, *Anciens et renommés aucteurs de la medecine et chirurgie*. Lyon: Guillaume Rouillé; 1555.

Tolet P, *La Chirurgie de Paul Ægineta*. Lyon: Estienne Dolet; 1540.

Pharmacie

Bauderon B, *Paraphrase sur la pharmacopée*. Rouen: Martin de la Motte; 1627.

Charas M, *Pharmacopée Royale Galénique et Chymique*. Paris: chez L'Auteur au Faux-bourg saint Germain; 1676.

Corde V, *Le Guidon des apotiquaires*. Lyon: pour Loys Cloquemem; 1572.

De la Framboisière NA, *Toutes les œuvres*. Paris: Charles Chastellain; 1613.

De Renou J, *Les Œuvres pharmaceutiques*. Lyon: Antoine Chard; 1626.

Dubois J, *La Pharmacopée*. Lyon: Loys Cloquemin et Estienne Michel; 1574.

Du Chesne J, *Pharmacopée des dogmatiques réformés*. Paris: Charles F. De C. Morel; 1629.

- Dusseau M, *Enchirid, ou manipul des miropoles*. Lyon: Jean de Tournes; 1561.
 Houel N, *Traité de la theriaque et mithriat*. Paris: Jean de Bordeaux; 1573.
 Joubert L, *La Pharmacopée*. Lyon: pour Antoine de Harsy; 1588.
 Ranchin F, *Œuvres Pharmaceutiques*. Lyon: Pierre Rauaud; 1628.

Autres

- Colin S, *L'Ordre et regime qu'on doit garder et tenir en la cure des Fievres*. Poitiers: Enguilbert de Marnef; 1558.
 Laurens A (du), *Discours de la conservation de la veuë, des maladies melancholiques, des catarrhes et de la vieillesse*. Paris: Jamet Mettayer; 1597.
 Trallian A, *L'Onzieme livre traittant des Gouttes*. Poitiers: Enguilbert de Marnef; 1557.

Sources Secodaires

- Andersen P (ed.), *Pratiques de traduction au Moyen Âge / Medieval Translation Practices, Actes du colloque de l'Université de Copenhague 25-26 octobre 2002*. Copenhague: Museum Tusculanum Press; 2004.
 Baudry H, 'De vive voix': Joubert père et fils et l'interprétation de Guy de Chauliac aux XVI^e-XVII^e siècles. *Réforme, Humanisme, Renaissance* 2014;8:75-90.
 Berriot-Salvadore É, Enseigner les 'indoctes', vulgariser la médecine. *Seizième Siècle* 2012;8:141-154.
 Ducos J, Traduction et lexique scientifique: le cas des Problèmes d'Aristote traduits par Evrart de Conty. In: Brucker Ch (ed.) *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Actes du Colloque organisé par l'Université de Nancy II*. Paris: Champion; 1997. pp. 237- 249.
 Carlino A, Jeanneret M (ed.), *Vulgariser la médecine. Du style médical en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles)*. Genève: Droz; 2009.
 Chabrolle A-M, L'idée d'une spécificité linguistique et culturelle au xvi^e siècle et sa manifestation dans l'activité traduisante. In: Brucker Ch (ed.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Actes du Colloque organisé par l'Université de Nancy II*. Paris: Champion; 1997. pp. 319-324.
 Dulieu L, Le chancelier François Ranchin. *Revue d'Histoire des sciences* 1974; xxvii(3):223-239.
 Durling RJ, A Chronological Census of Renaissance Editions and Translations of Galen. *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 1961;24:230-305.
 Folena G, "Volgarizzare" e "tradurre": idea e terminologia della traduzione dal Medio Evo italiano e romanzo all'Umanesimo europeo. In: *La Traduzione. Saggi e Studi*. Trieste: Edizioni LINT; 1973. pp. 57-120.
 French R, *Ancients and Moderns in the Medical Sciences. From Hippocrates to Harvey*. Aldershot: Ashgate; 2000.
 Giacomotto-Charra V, Prévenir et guérir à l'âge de la nature corrompue: 'Le Pourtraict de la santé' de Joseph du Chesne. In: Paschoud A, Lestringant F (eds), *Représenter la corruption en France à l'âge baroque. Études de Lettres* 2015;299:83-100.
 Hamesse J (ed.), *Les Traducteurs au travail. Leurs manuscrits et leurs méthodes: Actes du Colloque international organisé par le 'Ettore Majorana Centre for Scientific Culture' (Erice 30 septembre - 6 octobre 1999)*. Fidem Textes et études du Moyen Âge. Turnhout: Brepols; 2001.
 Jacquart D (ed), *Les Voies de la science grecque: études sur la transmission des textes de l'Antiquité au dix-neuvième siècle*. Genève: Droz; 1997.

Jacquart D, *Lexique de la langue scientifique: astrologie, mathématiques, médecine*. Paris: Klincksieck; 1997.

Koźluk M, 'Pour satisfaire tant aux doctes, que aux peu savans': la question de la nomenclature médicale dans le discours préfaciel à la Renaissance. *Journal de la Renaissance du CESR* 2007;5:223-230.

Koźluk M, *Editing Galen and Hippocrates in the Renaissance. An Exhibition of Sixteenth-Century Editions in the Library of Edward Worth (1678-1733)*, assisted by Jean-Paul Pittion. Dublin: The Edward Worth Library de Dublin; 2007.

Koźluk M, *L'Esculape et son art à la Renaissance. Le discours préfaciel dans les ouvrages français de médecine 1528-1628*. Paris: Éditions Classiques Garnier; 2012.

Mandioso J-M, *Les lexiques bilingues philosophiques, scientifiques et notamment alchimiques à la Renaissance*. In: Hamesse J, Jacquart D (eds), *Lexiques bilingues dans les domaines philosophique et scientifique (Moyen Âge-Renaissance)*. Turnhout: Brepols; 2001. pp. 175-206.

Michaud J-F, *Biographie Universelle ancienne et moderne*. Paris: Delagrave; 1843-1865.

Monfort M-L, *Janus Cornarius et la redécouverte d'Hippocrate à la Renaissance*. Turnhout: Brepols; 2017.

Montagne V, *Médecine et rhétorique à la Renaissance. Le cas du traité de peste en langue vernaculaire*. Paris: Éditions Classiques Garnier; 2017. pp. 14-16.

Nutton V, *The changing language of medicine, 1450-1550*. In: Weijers O (ed.), *Vocabulary of Teaching and Research Between Middle Ages and Renaissance*. Brepols: Turnhout; 1995, pp. 184-198.

Pennuto C, Troilo "Lancetta traducteur" du *De causis criticorum dierum libellus* de Girolamo Fracastoro. In: Carlino A, Jeanneret M (eds), *Vulgariser la médecine. Du style médical en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles)*. Genève: Droz; 2009. pp. 149-177.

Stone H, *The French Language in Renaissance Medicine*. BHR 1953;XV:315-346.

Viallon M, 'Corpus' de citations sur la traduction à la Renaissance et à l'âge classique. In: Viallon M (ed.), *La Traduction à la Renaissance et à l'âge classique*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne; 2001, pp. 229-279.

1. Tolet P, *La Chirurgie de Paulus Ægineta*. Lyon: Estienne Dolet; 1540, p. 6.
2. Sur ce problème, voir Stone H, *The French Language in Renaissance Medicine*. *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 1953;15:315-346; Durling RJ, *A Chronological Census of Renaissance Editions and Translations of Galen*. *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 1961;24:230-305; Carlino A, Jeanneret M (eds), *Vulgariser la médecine. Du style médical en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles)*. Genève: Droz; 2009. pp. 18-23; Koźluk M, *Editing Galen and Hippocrates in the Renaissance. An Exhibition of Sixteenth-Century Editions in the Library of Edward Worth (1678-1733)*, assisted by JP Pittion. Dublin: The Edward Worth Library de Dublin; 2007. pp. 17-24. Sur les stratégies scientifiques typiques de l'Humanisme qui demandent aux sources grecques les outils d'un dépassement du galénisme tardif transmis à l'Europe occidentale par l'intermédiaire d'Avicenne voir Monfort ML, *Janus Cornarius et la redécouverte d'Hippocrate à la Renaissance*. Turnhout: Brepols; 2017; Andersen P (ed.), *Pratiques de traduction au Moyen Âge/Medieval Translation Practices, Actes du colloque de l'Université de Copenhague 25-26 octobre 2002*. Copenhague: Museum Tusulanum Press; 2004. en particulier pp. 1-5; Hamesse J (ed.), *Les Traducteurs au travail. Leurs manuscrits et leurs méthodes: Actes du Colloque international organisé par le 'Ettore Majorana Centre for Scientific*

- Culture' (Erice 30 septembre-6 octobre 1999), Fidem Textes et études du Moyen Âge. Turnhout: Brepols; 2001.
3. French R, Ancients and Moderns in the Medical Sciences. From Hippocrates to Harvey. Aldershot: Ashgate; 2000; Jacquart D (ed.), Les Voies de la science grecque: études sur la transmission des textes de l'Antiquité au dix-neuvième siècle. Genève: Droz; 1997; Jacquart D, Lexique de la langue scientifique: astrologie, mathématiques, médecine. Paris: Klincksieck; 1997; Nutton V, The Changing Language of Medicine, 1450-1550. In: Weijers O (ed.), Vocabulary of Teaching and Research Between Middle Ages and Renaissance. Brepols: Turnhout; 1995. pp. 184-198; Berriot-Salvadore É, Enseigner les 'indoctes', vulgariser la médecine. *Seizième Siècle* 2012;8:141-154; Montagne V, Médecine et rhétorique à la Renaissance. Le cas du traité de peste en langue vernaculaire. Paris: Éditions Classiques Garnier; 2017. pp. 14-16.
 4. Dusseau M, Enchirid, ou manipul des miropoles. Lyon: Jean de Tournes; 1561. fo b 1 ro; Houel N, Traité de la theriaque et mithriat. Paris: Jean de Bordeaux; 1573. fo e 2 vo; Joubert L, La Pharmacopée. Lyon: Antoine de Harsy; 1588; Bauderon B, Paraphrase sur la pharmacopée. Rouen: Martin de la Motte; 1627. fo A 6 ro.
 5. Goddin N, La Chirurgie Militaire, tresutile a tous chirurgiens. Anvers: Jehan Bellere au Fauco; 1558. fo A 4 vo; Grevin J, Les Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain. Paris: André Wechel; 1569. fo * 2 ro; Joubert L, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. Tournon: Claude Michel; 1598. fo * 5 vo.
 6. Colin S, L'Ordre et regime qu'on doit garder et tenir en la cure des Fievres. Poitiers: Enguilbert de Marnef; 1558. fo A 2 vo.
 7. Dusseau M, op. cit. n. 4, fo b 1 ro.
 8. De Renou J, Les Œuvres pharmaceutiques. Lyon: Antoine Chard; 1626. fo ¶ 4 vo.
 9. Chalmetée A, Enchiridion ou livret portatif pour les chirurgiens. Lyon: pour Loys Cloquemin; 1572. fo A 7 vo.
 10. Guillemeau J, La Chirurgie françoise. Paris: Nicolas Gilles; 1594. fo a 4 vo; De Riolan J, Les Œuvres anatomiques. Paris: Denys Moreau; 1628. t. I, fo e 1 vo – fo e 2 ro.
 11. Koźluk M, L'Esculape et son art à la Renaissance. Le discours préfaciel dans les ouvrages français de médecine 1528-1628. Paris: Éditions Classiques Garnier; 2012. pp. 88-107.
 12. Ducos J, Traduction et lexique scientifique: le cas des Problèmes d'Aristote traduits par Evrart de Conty. In: Brucker Ch (ed.), Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Actes du Colloque organisé par l'Université de Nancy II. Paris: Champion; 1997. p. 237. Sur les deux types de traduction "traduire" et "vulgariser" voir aussi Folena G, "Volgarizzare" e "tradurre": idea e terminologia della traduzione dal Medio Evo italiano e romanzo all'Umanesimo europeo. In: La Traduzione. Saggi e Studi. Trieste: Edizioni LINT; 1973. pp. 64-66; Pennuto C, Troilo Lancetta "traducteur" du De causis criticorum dierum libellus de Girolamo Fracastoro. In: Carlino A, Jeanneret M (eds), Vulgariser la médecine. Du style médical en France et en Italie (XVI e et XVIIe siècles), op. cit. n. 2, p. 150-153.
 13. Chabrolle AM, L'idée d'une spécificité linguistique et culturelle au XVIe siècle et sa manifestation dans l'activité traduisante. In: Brucker Ch. (ed.), op. cit. n. 12, p. 321. De ce point de vue il est nécessaire de replacer les questions de traduction et de tenir compte des outils intellectuels dont nos médecins disposaient.
 14. Cf. Koźluk M, 'Pour satisfaire tant aux doctes, que aux peu savans': la question de la nomenclature médicale dans le discours préfaciel à la Renaissance. *Journal de la Renaissance du CESR*, 2007;5:223-230.

15. Du Laurens A, Toutes les œuvres. Paris: pour Raphael du Petit Val; 1621. fo a 4 ro.
16. Ibid., p. 166.
17. Cet ouvrage est connu sous le titre de De Renou J, op. cit. n. 8.
18. Voir hiera picra (ibid., p. 575), electuarium de succo rosarum (ibid., p. 580), balsamum 5. Medicor Florent (ibid., p. 703), etc. Cf. De la Framboisière NA, Ordonnances sur la preparation des medicamens, tant simples que composez. In de la Framboisière NA, Toutes les œuvres. Paris: Charles Chastellain; 1613. p. 731, p. 750, p. 814.
19. Voir confectio Hamech major (Bauderon B, op. cit. n. 4, p. 271), pillulae opticae seu luci majores (ibid., p. 311), trochisci de uiperis (ibid., p. 367), etc.
20. Ibid., fo A 6 ro–vo.
21. Anonyme, Anciens et renommés aucteurs de la medecine et chirurgie. Lyon: Guillaume Rouillé; 1555. fo † 6 ro.
22. Chalmetée A, op. cit. n. 9, fo A 7 vo – fo A 8 vo.
23. Ibid., fo A 8 ro.
24. Cf. Reulin D, La Chirurgie. Paris: Leon Cavellat; 1580. fo A 3 r°.
25. Corde V, Le Guidon des apotiquaires. Lyon: pour Loys Cloquemem; 1572. fo * 4 vo.
26. Ibid., fo * 4 vo.
27. Ibid., p. 310.
28. Chalmetée A, op. cit. n. 9, fo A 4 ro.
29. Remarquons que le traducteur donne l'équivalent dans le sens inverse en une seule occasion: ibid., p. 272: "Et sera bon de apposer sur la verge au commencement, le suc ou l'eau de morelle avec terre amolia, ou bien le suc de morelle ou de plantain, avec un œuf, ou bien l'oxythodion* (en manchette eau rose meslée avec vinaigre) avec le bole en forme de liniment".
30. Ibid., p. 68-69.
31. Grévin J, Les Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain. Paris: André Wechel; 1569. fo * 2 vo.
32. Ibid.
33. Ibid., fo * 3 ro.
34. Voir Viallon M, Corpus de citations sur la traduction à la Renaissance et à l'Âge classique. In: Viallon M (ed.), La Traduction à la Renaissance et à l'âge classique. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne; 2001. p. 240.
35. Joubert L, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. Op. cit. n. 5, p. 107.
36. Ibid.
37. Ibid., p. 125.
38. Ibid., p. 157.
39. Dubois J, La Pharmacopée. Lyon: Loys Cloquemin et Estienne Michel; 1574. fo * 2 vo. Cf. Du Laurens A, Discours de la conservation de la veuë, des maladies melancholiques, des catarrhes et de la vieillesse. Paris: Jamet Mettayer; 1597. fo a 8 ro.
40. Ibid.
41. Dubois J, op. cit. n. 39, fo * 2 vo.
42. Gourmelen E, Le Sommaire de toute la chirurgie. Paris: Nicolas Chesneau; 1571. fo † 7 vo – fo † 8 ro. Cf. Tolet P, op. cit. n. 1, fo A 6 vo – fo A 7 ro.
43. Joubert L, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. op. cit. n. 5, fo ** 1 ro–vo. Cf. Mandioso JM, Les lexiques bilingues philosophiques, scientifiques et notamment alchimiques à la Renaissance. In: Hamesse J, Jacquart D (eds), Lexiques bilingues dans les domaines philosophique et scientifique (Moyen âge - Renaissance). Turnhout: Brepols; 2001. p. 193.

44. Baudry H, 'De vive voix': Joubert père et fils et l'interprétation de Guy de Chauliac aux XVIe-XVIIe siècles. *Réforme, Humanisme, Renaissance* 2014;75-90.
45. Joubert L, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. op. cit. n. 5, fo ** 1 ro.
46. Giacomotto-Charra V, Prévenir et guérir à l'âge de la nature corrompue: 'Le Pourtrait de la santé' de Joseph du Chesne. In: Paschoud A, Lestringant F (eds), *Représenter la corruption en France à l'âge baroque. Études de Lettres* 2015;299:83-100.
47. Du Chesne J, *Pharmacopée des dogmatiques réformés*. Paris: Charles F. De C. Morel; 1629. fo a 6 ro: "il ne sera mal à propos d'exposer icy la signification de cette marque".
48. *Ibid.*, fo a 6 ro-vo.
49. Colin S, *L'Ordre et regime qu'on doit garder et tenir en la cure des Fievres*. Poitiers: Enguilbert de Marnef; 1558. fo A 5 ro.
50. "Encore ay-je adjousté l'interpretation de plusieurs mots de l'art, afin que le tout fust plus facile à entendre aux moins exercez", (Chalmetée A, op. cit. n. 9, fo A 4 ro). Voir à propos des glossaires le jugement de Charles Brucker, *Pour une typologie des traductions au XIVe siècle*. In: Brucker Ch (ed.), op. cit. n. 12, p. 70.
51. Cf. l'apport de Jean Girault, traducteur de la *Chirurgie françoise* de Jacques Dalechamps, qui donne des commentaires sur le savoir pratique: "Et pource, sur chaque chapitre j'ay desiré qu'il y eust quelque annotation ou advertissement qui representast ce qui est de la pratique comblée de tant de beaux esprits, et de bonnes mains des Chirurgiens de nostre temps" (Dalechamps J, *Chirurgie françoise*. Paris: Olivier de Varennes; 1570. fo * 3 ro-vo).
52. De Renou J, op. cit. n. 8, p. 583, 586 etc. Cf. aussi la même façon de commenter les ordonnances cependant sans mot "commentaire" chez Charas M, *Pharmacopée Royale Galénique et Chymique*. Paris: chez L'Auteur au Faux-bourg saint Germain; 1676. pp. 279, 360, 579. Cf. aussi De la Framboisière NA, op. cit. n. 9, p. 684, p. 759 et p. 810.
53. Ranchin F, *Œuvres Pharmaceutiques*. Lyon: Pierre Rauaud; 1628. Sur la vie et l'œuvre de ce médecin, voir l'article de Dulieu L, *Le chancelier François Ranchin*. *Revue d'Histoire des sciences* 1974;XXVII(3):223-239.
54. Trallian A, *L'Onzieme livre traittant des Gouttes*. Poitiers: Enguilbert de Marnef; 1557. fo a 6 vo.
55. Anonyme, op. cit. n. 21, fo 7 ro.
56. Cf. aussi l'aveu de Théophile Gelée. In: Du Laurens A, *Toutes les œuvres*, op. cit. n. 15, fo a 4 ro.
57. Anonyme, op. cit., n. 21, p. 22.
58. *Ibid.*
59. *Ibid.*, p. 22-23. Cf. aussi d'autres explications: p. 27 (problème des mots qui signifient repos); p. 28-29 (problème du mot bandage); p. 43-44 (problème de l'éponge mouillée) etc.
60. Mandioso JM, op. cit. n. 43, p. 205.
61. Dariot C, *La Grand chirurgie de Philippe Aoreole Theophraste Paracelse*. Lyon: pour Antoine de Harsy; 1593. fo A 5 vo.
62. *Ibid.*, p. 140.
63. *Ibid.*
64. *Ibid.*, p. 240: la question traite "Des causes generales de toutes les maladies", l'annotation qui suit se trouve à la p. 242.
65. *Ibid.*, p. 223. Le problème est le suivant: "La generation du medecin est, que d'irraisonnable il est fait raisonnable", l'annotation se trouve à la p. 225.

66. *Ibid.*, p. 138.
67. *Ibid.*
68. Par exemple celle qui porte sur “la semence qui est cause efficiente de la vieillesse, et qui est predestinée à faire les maladies”; *ibid.*, p. 187-199.
69. *Ibid.*, p. 170-186.
70. *Ibid.*, p. 170.
71. Fernel J, *La Chirurgie*. Paris: Guillaume Chaudiere; 1579. fo A 2 ro–vo.
72. Comme par exemple celles qui portent sur les “différences des tumeurs contre nature”; *ibid.*, fo B 3 ro–fo B 5 ro. Les annotations de Provanchière occupent quatre pages, c’est-à-dire autant que la traduction du passage concerné.
73. *Ibid.*, fo 6 vo–10 vo.
74. *Ibid.*, fo 10 vo–15 ro.
75. *Ibid.*, fo 15 vo–24 ro.
76. *Ibid.*, fo 24 ro–33 ro.
77. Joubert L, *La Grande chirurgie de M. Gui de Chauliac*. Lyon: Estienne Michel; 1579. fo a 5 vo.
78. *Idem*, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac, op. cit. n. 5, fo ** 1 vo.
79. *Ibid.*, fo ** 1 vo–** 2 ro.
80. Joubert L, *La Grande chirurgie de M. Gui de Chauliac*. op. cit. n. 77, fo a 5 vo – a 6 ro.
81. *Idem*, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. op. cit. n. 5, p. 19.
82. *Ibid.*, p. 21.
83. *Ibid.*, p. 31.
84. *Ibid.*, p. 15.
85. *Ibid.*, p. 35.
86. *Ibid.*, p. 39.
87. *Ibid.*, p. 48.
88. *Ibid.*, p. 54.
89. *Ibid.*, p. 60.
90. Joubert L, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. op. cit. n. 5, fo * 4 ro.
91. *Idem*, Pharmacopée, op. cit. n. 4, p. 359.
92. *Idem*, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac, op. cit. n. 5, p. 296.
93. *Ibid.*
94. Voir Dariot C, op. cit. n. 61, p. 69 où le traducteur a inséré la liste des simples en deux langues.
95. Voir Joubert L, *La Grande chirurgie de Chauliac*. op. cit. n. 77, fo Yy 1 ro – Fff 1 ro.
96. *Idem*, Pharmacopée. op. cit., n. 4, p. 359-377.
97. *Idem*, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. op. cit. n. 5, p. 296: Interpretation des langues de M. Guy de Chauliac.
98. Du Chesne J, op. cit. n. 47, fo a 5 ro ; Bauderon B, op. cit. n. 4, p. 516 ; Joubert L, *Pharmacopée*. op. cit. n. 4, p. 389.
99. Joubert L, Annotations sur toute la Chirurgie de M. Guy de Chauliac. op. cit. n. 5, fo ** 1 ro.
100. *Ibid.*, p. 297.
101. *Ibid.*

